événements. Celui qui est incapable de la faire, ou qui ne se donne pas la peine de la faire, ne doit pas se mêler d'écrire l'histoire. Elle est quelque fois difficile, et elle l'est particulièrement ici ; cependant cette étude est possible, même sans autre aide que les documents officiels.

On ne peut s'attendre à ce qu'un gouverneur autocrate, s'adressant aux autorités supérieures, leur dévoile ses desseins ou sa conduite, dans une pleine lumière ; loin de là, il a tout intérêt à se montrer sous un jour particulier, à se donner raison envers et contre tous, à donner le tort à tous ceux qui traversent ses projets, gênent ses goûts ou ses caprices ; cependant, pour l'observateur attentif, il y a toujours quelque chose, soit dans les détails, soit dans l'ensemble, qui permet de pénétrer la surface pour y lire le caractère et les motifs cachés des actions.

Qu'on lise les ouvrages de ceux qui ont écrit sur ces événements, et l'on verra qu'on n'y rencontre rien ou presque rien qui nous éclaire sur le caractère de ces gouverneurs. On passe d'Armstrong à Mascarène, de Mascarène à Cornwallis, de Cornwallis à Hopson, de Hopson à Lawrence, comme si aucun changement n'eut eu lieu, comme si l'on se trouvait tout le temps en face d'un être impersonnel, n'ayant ni passion, ni intérêts, ni caprices, ni préjugés, ni défauts. Et pourtant, quelle énorme distance entre un esprit inquiet, fantasque, mal équilibré, tour à tour bienveillant et tyran comme Armstrong, et Mascarène, exigeant et fastidieux peut-être, mais toujours paternel et bienveillant. Et quel contraste frappant, entre Hopson, si droit, si conciliant, si humain, si tendre, et Lawrence, si faux, si tyrannique, si dur !

Après mûre considération du sujet, malgré la crainte que les bonnes intentions de Hopson pussent être modifiées ou détruites par ses successeurs, nous exprimons la conviction qu'en moins de deux ans il eût, par les mêmes moyens, obtenu des Acadiens un serment sans réserve.

Leur attachement à la France était grand sans doute, mais lorsque Parkman et autres écrivains attribuent leur refus à ce motif, ils font erreur. Les Acadiens n'avaient aucune objection à demeurer sujets anglais. Nous irons même plus loin et nous dirons que si la réserve de leur serment eût été maintenue et que l'on ne leur eût donné aucune crainte pour le libre exercice de leur religion, ils eussent préféré voir l'Acadie rester sous la domination anglaise, afin de jouir de leur neutralité. Tant que leur réserve subsistait, ils se trouvaient sous la protection d'un contrat qui leur donnait le droit indisputable de quitter la Province, si les conditions en étaient retirées ou violées. En prêtant un serment sans condition, ils perdaient ce droit, quoiqu'il arrivât. C'est ce qu'ils durent comprendre.

Ils avaient une profonde répugnance à prendre les armes contre les Français. Cette action leur paraissait monstrueuse, contre nature, mais n'allons pas croire qu'ils étaient guidés entièrement par ce sentiment. Sans doute leur moralité était grande et ils avaient un grand attachement pour leur pays.